

Acadiens et Amérindiens dans l'expression d'une dévotion à sainte Anne

Denise Lamontagne, *Le Culte à sainte Anne en Acadie : étude ethnohistorique*, Les Presses de l'Université Laval « Les Archives de folklore » 29 2011, xx-361 p. ill. ISBN 978-2-7637-9323-8

Anne Doran

Volume 10, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1013551ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1013551ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Doran, A. (2012). Acadiens et Amérindiens dans l'expression d'une dévotion à sainte Anne / Denise Lamontagne, *Le Culte à sainte Anne en Acadie : étude ethnohistorique*, Les Presses de l'Université Laval « Les Archives de folklore » 29 2011, xx-361 p. ill. ISBN 978-2-7637-9323-8. *Rabaska*, 10, 191–209. <https://doi.org/10.7202/1013551ar>

Acadiens et Amérindiens dans l'expression d'une dévotion à sainte Anne

ANNE DORAN

Institut de pastorale des dominicains, Montréal

Le livre de Denise Lamontagne, *Le Culte à sainte Anne en Acadie*, retrace les origines du culte à sainte Anne en Acadie et fait état de la tentative infructueuse de la part des autorités cléricales de remplacer ce culte par celui de la Vierge de l'Assomption au moment de ce qu'on a nommé le réveil acadien, mouvement nationaliste marqué par l'établissement d'une convention nationale acadienne à partir des années 1881. Échec de la tentative, disons-nous. Pourtant la fête de l'Assomption demeure bien la fête nationale des Acadiens et le 15 août provoque d'importants rassemblements. Mais la Vierge de l'Assomption demeure une figure politique du nationalisme acadien plus que l'objet d'une dévotion proprement religieuse. Pour ce choix d'une figure politique pouvant représenter le nationalisme acadien, sainte Anne qui constituait, selon l'auteur, l'objet d'un véritable culte où Acadiens et Amérindiens se retrouvaient autour d'une figure exemplaire commune, a été mise de côté tant à cause de ses accointances avec les Micmacs, qui deviennent l'objet d'une marginalisation de la part des autorités politiques et religieuses, que de sa non-pertinence au plan théologique. On cherchera à ramener le personnage de sainte Anne, qui possédait une identité et une densité qui lui étaient propres, à son rôle de mère de Marie et de grand-mère de Jésus. Elle devient ainsi une figure au service de la centralité du mystère chrétien et non plus une entité possédant sa personnalité propre. Curieusement, les pèlerinages acadiens vers Sainte-Anne de Beaupré et ceux vers Sainte-Anne du Bocage prennent un essor considérable au moment où l'on cherche à instituer ce culte à la Vierge de l'Assomption.

Les premières assises du culte à sainte Anne en Acadie : une dévotion tranquille

Au début de l'implantation française en Acadie, l'existence d'un culte à sainte Anne, tant parmi la population d'origine française que parmi les Micmacs nous semble, pour notre part, assez latente. À part la construction d'une chapelle dédiée à sainte Anne au Cap-Breton en 1629 et l'établissement

de l'église micmaque sous le vocable de sainte Anne à Restigouche, dont la communauté se dote d'un drapeau représentant sainte Anne sans qu'on puisse en connaître la date d'origine, nous ne possédons pas d'éléments concrets nous permettant d'attester d'un culte actif à sainte Anne en territoire acadien. C'est à l'extérieur de l'Acadie, au sanctuaire de Sainte-Anne au Petit-Cap – ancêtre de ce qui deviendra Sainte-Anne de Beupré – que les Micmacs exprimeront leur lien dévotionnel envers la sainte. Nous savons que les Micmacs, comme les autres peuples amérindiens d'ailleurs, ont vite fréquenté le sanctuaire de Sainte-Anne au Petit-Cap et que, entre 1707 et 1832, les archives du sanctuaire ont conservé des documents attestant de 74 baptêmes, mariages ou sépultures de Micmacs dont 37 ont été enterrés sur les lieux mêmes. Ces chiffres, relativement faibles pour une période qui couvre plus de cent ans, prouvent bien que les assises d'une dévotion envers sainte Anne étaient mises en place chez les Micmacs, mais prouvent-ils plus que cela ? Nous démontrent-ils un attachement fondamental à la sainte et cela au point d'avoir joué un rôle essentiel dans leur passage au christianisme tel que l'affirme le livre de Denise Lamontagne ? Le sanctuaire de Sainte-Anne de Beupré a très bien pu constituer pour les Micmacs un centre des opérations de christianisation, tout comme d'autres peuples amérindiens – les Innus notamment – profitaient de la présence des missionnaires, au moment où ils revenaient vers les postes de traite pour y vendre leur fourrures, pour y faire baptiser, marier, voire recevoir une sépulture, tous ceux qui avaient été privés de contact avec l'Église institutionnelle pendant une grande partie de l'année. Sainte Anne pouvait certes constituer une figure importante de l'univers religieux des Micmacs parce que les aînés jouent un rôle considérable dans la société amérindienne, mais devons-nous comprendre les traces de leur passage à Sainte-Anne de Beupré comme un témoignage irréfutable de leur très grande dévotion envers la sainte alors que les autres témoins des origines du contact s'avèrent muets là-dessus ?

Les textes des missionnaires qui ont œuvré auprès des Micmacs ne corroborent pas un attachement des Micmacs envers sainte Anne tel qu'il ait pu constituer leur porte d'entrée en christianisme. Les propos du missionnaire récollet Chrestien Le Clercq – notre témoin le plus fiable puisqu'il a eu un contact hâtif avec les Micmacs –, qui visita fréquemment la mission de Restigouche de 1675 à 1687 et parle dans ses écrits des Micmacs qu'il a rencontrés et de leurs mœurs, n'affirment rien de très spécifique quant à l'existence d'un culte à sainte Anne. Si la dévotion envers la sainte avait été fortement ancrée, évidente, comment aurait-il pu l'omettre alors qu'il a fait mention dans ses écrits du culte qu'ils rendent au soleil, de leur récit d'un déluge, ou de ce trait de culture qui les pousse à accepter la vie telle qu'elle se présente¹. Un

1. Respectivement en p. 158, 160 et 162-163 du livre de Denise Lamontagne.

autre missionnaire auprès des Micmacs, Pacifique de Valigny, en décrivant le drapeau religieux des Micmacs, parlera avec enthousiasme de sainte Anne comme de « la reine de tous les Micmacs » (p.152) – encore que ce titre ait dû signifier pour lui beaucoup plus que pour les Micmacs eux-mêmes pour qui, comme d'ailleurs pour les autres peuples autochtones, la chefferie correspondait à un titre de service et non d'autorité –, mais Pacifique de Valigny a été missionnaire à Restigouche de 1899 à 1943 et ses affirmations concernent une période trop tardive pour pouvoir attester des véritables commencements de la christianisation des Micmacs. Elles correspondent plutôt au moment du surgissement des pèlerinages à sainte Anne dans la population acadienne. Ses propos confirmeraient ainsi une concordance entre Acadiens et Micmacs dans l'émergence de sa figure en Acadie.

Sainte Anne est présente sans doute en Acadie au début de l'implantation française, mais sans promouvoir de démarche pèlerine chez les descendants des Français et sans que les témoins que nous avons n'en fassent clairement une dévotion essentielle aux Micmacs. Contrairement à cette relative latence du culte à sainte Anne en Acadie, à Sainte-Anne du Petit-Cap, la construction même d'une chapelle devant être dédiée à la sainte déclenchera le premier miracle : les débuts de Sainte-Anne de Beupré sont beaucoup plus explicitement paniques. Il n'y a pas non plus en Acadie de légendaire d'un miracle accompli – tel le sauvetage des matelots bretons à Sainte-Anne de Beupré ou la découverte d'une statue à Sainte-Anne d'Auray – ou de vénération d'un corps saint permettant de situer l'enracinement du culte acadien à sainte Anne dans l'imaginaire et suscitant la nécessité d'un déplacement vers des lieux marqués par le sacré. Tout se passe plutôt comme si, dans un premier temps, s'étaient mises en place, sans être activées, les assises d'une dévotion à sainte Anne, dévotion qui va prendre conscience d'elle-même et s'affirmer dans sa dimension proprement cultuelle, propre à susciter une démarche pèlerine, quand on voudra lui substituer, par en haut, une dévotion à la Vierge de l'Assomption. Et l'émergence de cette dévotion envers sainte Anne suscitera avant tout une démarche vers un centre de pèlerinage situé hors Acadie, Sainte-Anne de Beupré. C'est en effet autour des années 1881, quand se réunit la première convention nationale du peuple acadien, dont on voudra exprimer la spécificité en le mettant sous le patronage de Marie de l'Assomption – au détriment d'ailleurs de saint Jean Baptiste qui, bien que soutenu par certains partisans, apparaissait trop lié aux francophones du Québec –, qu'on attestera de l'essor du culte à sainte Anne par des pèlerinages tant vers le lointain, Sainte-Anne de Beupré², que vers le plus proche, Sainte-Anne

2. Dès 1888, un pèlerinage organisé acadien vers Sainte-Anne de Beupré compte quatre miracles suscités par son accomplissement. On en trouve l'écho dans *L'Évangéline* du 25 juillet 1888. Voir Denise Lamontagne, *op. cit.*, p. 230, n. 138.

du Bocage³. Tout se passe comme si l'imposition d'une dévotion nationale à l'Assomption de Marie par les autorités cléricales avait déclenché une prise de conscience dans le peuple acadien que c'est sainte Anne qui constituait le véritable objet de sa dévotion⁴. L'imposition d'un autre culte aura fait surgir des racines profondes, mais plus ou moins dormantes, la sève qui permettra au culte de sainte Anne de susciter la démarche pèlerine tant chez les Acadiens que chez les Irlandais habitant les Maritimes et de confirmer l'importance de la dévotion à sainte Anne chez les Micmacs.

Ainsi le véritable succès de la promotion de l'Assomption de Marie comme figure représentative de l'identité acadienne aura-t-il été de provoquer l'affleurement des éléments présents, mais enfouis, de l'âme religieuse acadienne. L'accomplissement dévotionnel de la figure politique de Marie de l'Assomption, c'est la dévotion à sainte Anne. Loin que la figure de sainte Anne serve d'initiation et de prétexte à un culte à Marie centré sur l'émergence politique du peuple acadien, c'est plutôt l'établissement de Marie comme figure représentative du peuple acadien au plan politique qui aura permis l'avènement d'un véritable culte à sainte Anne dont les assises étaient présentes, mais latentes. L'établissement de la figure de Marie de l'Assomption comme objet d'un culte officiel susceptible de représenter l'identité du peuple acadien aura provoqué une prise de conscience des enracinements dévotionnels profonds capables de déclencher chez lui une quête pèlerine vers Sainte-Anne de Beupré d'autant plus remarquable que, dans un fort pourcentage de son accomplissement – les participants aux pèlerinages annuels vers Sainte-Anne de Beupré étant nombreux –, elle exigeait une mobilisation qui durait toute l'année pour amasser l'argent nécessaire à sa réalisation et nécessitait un déplacement important. Nous ne croyons pas que sainte Anne n'ait pas été retenue pour représenter le peuple acadien parce qu'elle ne constituait pas une figure valable aux yeux de la théologie officielle ou à cause de ses accointances avec les « sauvages » marginalisés. Ces raisons ont sans doute existé, encore que, pour ces derniers, il faudrait retrouver les éléments qui attestent d'un lien hâtif et bien établi à sainte Anne, affirmés par d'autres témoins que ceux de la fin XIX^e siècle. Nous croyons que la mise de côté de sainte Anne comme figure nationale soutenant l'émergence politique du peuple acadien tient d'abord au fait qu'elle ne peut en représenter la spécificité :

3. Sainte-Anne du Bocage aurait pu apparaître autour des années 1840, mais ce n'est qu'en 1880 que sera faite une première mention de son existence en tant que pèlerinage dans le *Moniteur acadien* et un rapport annuel de son déroulement débutera en 1886. Voir Denise Lamontagne, *op. cit.*, p. 239. Les pèlerinages organisés en train vers Sainte-Anne de Beupré en provenance de l'Acadie débutent en 1887.

4. À l'appui de cette hypothèse, mentionnons cette remarque de Denise Lamontagne, *op. cit.*, p. 218 : « Il est intéressant de constater que Rogersville (cet endroit qui abrite le Monument l'Assomption où repose le Père de l'Acadie, Monseigneur Richard) figure parmi les paroisses acadiennes qui semblaient fournir le plus de pèlerins dans ce périple annuel vers la sainte Anne de Beupré ».

elle le rattache plutôt à ses origines françaises – dont le drapeau tricolore acadien souligne d'ailleurs la mémoire – que représente par excellence la dévotion à sainte Anne.

Les liens avec la Bretagne

C'est en effet la continuité entre ce culte établi dans l'Extrême-Occident de la mère patrie – en Bretagne à Sainte-Anne d'Auray⁵ – et le Nouveau Monde qu'établira le légendaire de Sainte-Anne du Petit-Cap : des matelots « bretons » prennent pied sur le rivage salvateur après un naufrage au Cap-Tourmente et une nuit passée dans les eaux du fleuve, ayant promis de construire une chapelle à sainte Anne, s'ils échappaient à l'élément destructeur. Celle qui protégeait la Bretagne et les Bretons protège encore, au-delà de l'océan, ceux qui se sont implantés sur ces terres nouvelles. Le culte à sainte Anne en est un de continuité avec les racines françaises de la nouvelle colonie et c'est sans doute pourquoi on observe encore que les populations qui fréquentent Sainte-Anne de Beaupré possèdent, très souvent, des racines françaises : Québécois, Acadiens, Franco-Américains qui parlent anglais, mais dont souvent le nom indique l'origine francophone – telle cette jeune fille handicapée venue des États-Unis avec un pèlerinage organisé et rencontrée sur les lieux dont le prénom comme le nom était d'origine nettement francophone ou ce jeune homme d'origine franco-américaine qui se disait incroyant, venu seulement pour renouer le lien avec la culture de ses ancêtres, et auquel le fait de se retrouver pris⁶ dans une célébration à laquelle participaient des malades a permis de renouer avec eux une continuité telle qu'elle lui a permis d'en retrouver la foi – Franco-Ontariens, francophones des provinces de l'Ouest...

Le miracle de sauvetage des eaux du fleuve en un lieu – le Cap-Tourmente – qui se situe à la charnière du golfe et donc de la mer menaçante et des eaux assagies qui bordent l'Île d'Orléans et la Côte de Beaupré atteste de la capacité du nouvel ancrage terrestre au sortir des eaux à procurer le salut à ceux qui s'y confient. Sainte Anne a en quelque sorte assuré la bénédiction de ces nouvelles terres, leur conférant une capacité de porter et de transmettre le sacré en établissant une continuité avec la sacralité du territoire d'origine, la Bretagne française. Comme il a fallu que le légendaire de Saint-Jacques de Compostelle invoque la présence de l'apôtre pour confirmer la capacité de ces territoires de la pointe occidentale de l'Europe à porter une puissance sacrale ressourcée à celle de ces lieux sanctifiés par la présence corporelle du Christ. Il est d'ailleurs amusant de constater que ce même désir de relier ces terres récemment occupées par les Français aux sources de toutes les sacralités chrétiennes – de la même manière qu'il en avait été à Saint-Jacques

5. La première pierre du sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray avait été posée en 1625.

6. « Poigné », disait-il, pour indiquer à quel point cela n'avait pas été volontaire.

de Compostelle – ait été présent chez un des premiers missionnaires chez les Micmacs dont nous avons parlé plus haut, Chrestien Le Clercq, qui, après avoir interprété la figure de l'aigle que portaient les Micmacs antérieurement à leur contact avec les Français comme celle de la croix, pouvait en conclure à une visite des apôtres en Amérique⁷. D'un côté à l'autre de l'océan, le besoin de contact avec les origines pour en étendre le pouvoir de sacralisation s'avérait le même... Avec sainte Anne, ce sont les sacralités d'Extrême-Occident, sous la bannière de sainte Anne de Bretagne qui poussent encore plus loin leur extension, vers tous ces Bretons du Nouveau Monde qu'elle prendra sous sa maternelle protection⁸.

En ce sens, sainte Anne d'Acadie, liée à la première tentative d'établissement français en Nouvelle-France représentait déjà cette volonté de continuité avec les origines et les sacralités françaises et donc ouvrait sa figure à toutes les communautés nouvellement établies dans ces terres dont le légendaire de Sainte-Anne du Petit-Cap confirmera l'investissement sacré. Au-delà de l'océan – le miracle en est un de sortie du péril des eaux à l'invocation de la sainte – sainte Anne, qui veillait sur sa Bretagne, veille encore sur ceux qui sont allés plus loin, franchissant les limites de cet océan qui en bordait les terres. Sainte Anne établit la continuité entre l'investissement sacré positif de la terre française occidentale et celle de ces terres nouvelles vers lesquelles ses habitants se sont rendus. Le culte à sainte Anne établit le lien entre le Nouveau Monde et la patrie des origines. Et c'est là qu'il faut voir la raison profonde de son incapacité à ne représenter que le peuple acadien. Les allégeances contextuelles de sainte Anne en Amérique sont plus larges : elle ne peut être ramenée à aucun peuple francophone d'Amérique en particulier. Elle représente le lien de tous à leurs origines et les assure tous de la même présence que celle qu'elle exerce dans les terres de France. C'est d'ailleurs là le sens du discours de Philias Bourgeois qui affirmait au moment des débats entourant le choix d'une figure sainte pour représenter le peuple acadien à la fois que sainte Anne représentait la dévotion de tous les canadiens francophones et que sa dévotion renvoyait à ses sources bretonnes : « Aujourd'hui la fête religieuse du Bas-Canada, c'est la sainte Anne. Pas un peuple n'est voué de manière plus intime au culte de sainte Anne que le peuple canadien, et cependant pour les bruyantes démonstrations populaires, on n'a pas cessé de célébrer la vieille fête de la Bretagne⁹ ». Quant au choix de Marie de l'Assomption pour représenter le désir d'émergence politique de l'Acadie,

7. Voir Denise Lamontagne, *op. cit.*, p. 159.

8. En ce sens la dimension « maritime » du Bocage, qui persiste sous la forme du « dimanche des pêcheurs » qui suit la célébration de la fête de la sainte, établit bien le lien à la Bretagne des origines où l'on sait que les Bretons sont avant tout marins. Denise Lamontagne évoque les femmes et les sœurs de ceux qui font la pêche et qui ont fréquenté les premières le pèlerinage du Bocage, *op. cit.*, p. 234.

9. Cité par Denise Lamontagne, *op. cit.* p. 188.

il est bien sûr lié à toute l'effervescence déployée autour de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception¹⁰ dont l'Assomption constitue la suite logique. La nouveauté de la figure de l'Assomption – encore qu'elle aussi ait constitué une dévotion ancrée bien avant d'être entérinée officiellement par l'Église¹¹ – contrairement à l'ancienneté de celle de sainte Anne, présente dès les débuts de l'établissement français au Nord de l'Amérique, garantissait en quelque sorte la spécificité de son image pour confirmer la légitimité des aspirations des Acadiens à constituer un peuple. Sainte Anne était plus ancienne et sans doute mieux établie, quoique de façon assez latente, nous l'avons vu. Mais il fallait quelque chose de neuf et d'inédit pour représenter les nouvelles aspirations politiques du peuple acadien : d'ailleurs, le fait que l'on décrive sous les termes de « pique-nique de l'Assomption » la fête qui se déroule au moment de la célébration indique bien qu'elle possède un caractère autre que religieux. Marie de l'Assomption s'est ainsi établie en Acadie, elle a suscité et suscite encore une large participation à sa figure, mais il s'agit avant tout d'une personnalité à connotation politique qui exprime la volonté du peuple acadien de se constituer comme entité autonome à l'intérieur d'un cadre de foi¹².

Sainte-Anne du Petit-Cap : un départ fulgurant

Contrairement à ce que nous savons pour l'Acadie, où sainte Anne assume une présence ancienne mais plutôt tranquille jusqu'à la mise en place des grands pèlerinages acadiens vers Sainte-Anne de Beaupré (1887) et à l'essor parallèle de Sainte-Anne du Bocage autour des années 1880¹³ qui ont vu l'émergence du nationalisme acadien et l'apparition de la figure politique de l'Assomption, le culte à sainte Anne se développe de façon panique au début

10. Il faut pourtant savoir que les *Relations des jésuites* de 1637 affirment que la sainte Vierge « sous le titre de sa Conception Immaculée » a été choisie comme patronne de l'Église de Québec. Si le dogme venait d'être proclamé en 1854, la dévotion en était ancienne. Voir *Relations des jésuites*, Montréal, Éditions du Jour, 1972, vol. 1 (1637), p. 7.

11. La *Relation des jésuites* de 1639 nous rapporte en effet comment « le iour dédié à la glorieuse et triomphante Assomption de la sainte Vierge fut choisi » pour une célébration solennelle avec procession où furent portés les habits envoyés par le roi aux Amérindiens. Voir *Relations des jésuites*, *op. cit.*, vol. 1 (1639), p. 3.

12. Comme sainte Anne n'exprimait pas la volonté d'affirmation identitaire des Acadiens et que celle-ci renvoyait plutôt à la figure de l'Assomption, le sanctuaire du Bocage accueillera à partir de 1952, alors que venait d'être proclamé le dogme de l'Assomption, des éléments qui renvoient à l'Assomption – et donc à la figure représentant l'identité nationale du peuple acadien – et en 1955, au moment du bicentenaire de la déportation des Acadiens, le sanctuaire du Bocage sera proclamé site historique. Tentative de ranger sainte Anne sous la préséance de Marie ou plutôt volonté d'ajouter à une figure dévotionnelle essentielle, une dimension nationale indispensable à l'expression de la totalité acadienne ?

13. Il est d'ailleurs intéressant de constater le besoin de relier l'essor du sanctuaire du Bocage à un événement panique. L'historienne Rosemonde Cormier fait allusion à un naufrage à Caraquet en 1857, alors que d'autres parlent plutôt de celui de 1914. L'élément à retenir est celui du besoin d'un événement fondateur relié à un sauvetage hors de l'élément marin. Voir Denise Lamontagne, *op. cit.*, p. 236.

de l'établissement d'une chapelle à sainte Anne au Petit-Cap, à une période qui correspond à peu de choses près à celle de l'implantation française dans ce qui constitue maintenant le Québec. En effet, la première donation d'une terre par un habitant pour la construction d'une chapelle dédiée à sainte Anne date de 1658. Un infirme qui a voulu participer symboliquement à la construction est miraculeusement guéri, inaugurant ainsi une suite de miracles qui vont s'accomplir à un rythme si rapide et provoquer une telle affluence à la chapelle qu'elle devra bientôt être reconstruite pour faire face aux besoins croissants de l'affluence pèlerine.

Il faut se rappeler à quel point l'établissement français en Nouvelle-France est imprégné d'une atmosphère résolument religieuse. Un appel à la conversion des Amérindiens pousse l'ursuline Marie-de-l'Incarnation à sortir de son cloître de Tours – chose pratiquement impensable à l'époque – pour venir fonder un monastère de sa communauté en Nouvelle-France et travailler ainsi à la conversion des peuples qui l'habitent. Elle a même, de son cloître français, une vision de l'endroit à Québec où elle s'établira et de la compagne – qui se révélera être Madame de la Pelletrie – qui soutiendra l'œuvre des ursulines en Nouvelle-France à son corps défendant pour conserver l'héritage qu'elle veut consacrer à cette entreprise. Marie-de-l'Incarnation parlera d'ailleurs dans ses lettres du succès foudroyant de Sainte-Anne du Petit-Cap à ses débuts : « À sept lieues d'ici il y a un bourg appelé le petit Cap, où il y a une Eglise de sainte Anne dans laquelle notre Seigneur fait de grandes merveilles en faveur de cette sainte Mère de la très-sainte Vierge. On y voit marcher les paralitiques, les aveugles recevoir la vue, et les malades de quelque maladie que ce soit recevoir la santé¹⁴ ». Ne sommes-nous pas ici au plus près des paroles de Jésus aux disciples de Jean-Baptiste qui lui demandaient s'il était le messie attendu et cela n'exprime-t-il pas encore le même besoin de rattachement aux origines de toute sacralité que celui qui se retrouve à Saint-Jacques de Compostelle ? Sainte Anne était la grand-mère de Jésus et Marie de l'Incarnation en évoque la figure dans le cadre d'un culte à la Sainte Famille mis de l'avant par Monseigneur de Laval. Rappelons-nous aussi combien la fondation de Montréal – Ville-Marie – était motivée par des raisons religieuses. C'est dans toute cette atmosphère imbue de religiosité, où la fragilité des commencements, les risques de traverser l'océan, les attaques

14. Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, Nouvelle édition par Dom Guy Oury, Solesme, Abbaye Saint-Pierre, 1971, Lettre ccxviii, De Québec, à son Fils, 30 septembre 1665, p. 755. Cette affirmation de Marie de l'Incarnation vient d'ailleurs appuyer un récit d'un miracle advenu à un lieutenant en train de réciter le chapelet de la sainte Famille et qui aurait dû mourir d'une balle entrée dans la tête en haut de la tempe. Marie de l'Incarnation relie les miracles accomplis par sainte Anne aux miracles qui adviennent aux dévots de la sainte Famille. M^{gr} de Laval avait fait la promotion d'un culte à la sainte Famille et créé le chapelet de la Sainte-Famille récité entre autres par les soldats et qui comprenait des invocations à Jésus, Marie, Joseph, Joachim et Anne. Le contexte de l'instauration de la dévotion à sainte Anne correspond donc à son insertion dans la succession des générations qui ont mené à Jésus.

iroquoises mettaient en doute la viabilité de la colonie, qu'il faut comprendre le besoin d'un appui du divin sous la figure de sainte Anne qui en appelle, verrons-nous, aux incidences de salut impliquées dans la traversée de la durée.

Sainte Anne et les Amérindiens

Nous ne connaissons pas bien les Micmacs, sauf pour avoir visité leur sanctuaire de Sainte-Anne de Restigouche. Nous avons par contre approfondi la dévotion des Innus envers sainte Anne et même, en poursuivant nos investigations, analysé leur compréhension du christianisme à partir du *Livre de prières et de chants* en langue innue en usage dans les communautés de la Côte Nord du Québec depuis presque 150 ans¹⁵. Notre enquête sur la dévotion des Innus envers sainte Anne nous a montré qu'ils avaient bien une dévotion envers elle qui les poussait à se rendre en pèlerinage au moment de la célébration de la fête, soit au grand centre de Sainte-Anne de Beaupré, soit à des centres locaux comme à celui des Îlets-Jérémie, où certains Innus vont camper pendant la durée de la neuvaine à sainte Anne ou se rendent pour la fête, ou à La Romaine sur la Basse-Côte-Nord¹⁶. Mais pourtant, bien que des informateurs nous aient parlé de l'importance de se rendre à Sainte-Anne de Beaupré pour la célébration de la fête au point qu'une de nos informatrices a évoqué tous ceux qui s'y rendaient en canot à partir de Betsiamites du temps de sa mère, on nous a aussi affirmé que la dévotion la plus importante pour les Innus était celle à Marie. La fête de la communauté de Betsiamites a d'ailleurs lieu à l'Assomption, le 15 août, rapprochant par là Innus et Acadiens qui tous deux célèbrent leur identité à partir de cette même fête de Marie. La figure de Marie pour les Innus, doit être comprise dans sa symbolique essentielle de mère de Jésus et non d'abord dans le fait de son assumption qui ne représente probablement aucune connotation précise pour eux tout comme d'ailleurs sa conception immaculée : nous n'avons pas vu apparaître le péché originel dans les prières innues et cela semble aller de soi pour un peuple qui s'est converti au christianisme sans avoir possédé la notion de culpabilité à l'intérieur de ses conceptions religieuses antérieures. Pour les Innus de Betsiamites, l'année liturgique commençait avec la fête de sainte Anne, et la célébration de la fête de l'Assomption correspondait avec le moment du départ pour la chasse vers l'intérieur des terres. La célébration religieuse de la fête se termine d'ailleurs par des tirs de fusil qui évoquent

15. Sa parution date de 1867. Voir Anne Doran, *Spiritualité traditionnelle et christianisme chez les Montagnais*, Paris, L'Harmattan, 2005. Outre l'analyse du *Livre de prières et de chants*, nos conclusions s'appuient sur une étude de terrain.

16. Ce n'est que récemment, soit environ 25 ans après que les missions de Musquaro se soient terminées (1946) que les Innus de la Basse-Côte-Nord ont entrepris des pèlerinages à Sainte-Anne de Beaupré pour ensuite développer des sanctuaires locaux dont le plus important est celui de La Romaine. Voir à ce sujet Denis Gagnon, « Les Innus de la Basse-Côte-Nord et la mission catholique de Musquaro (1800-1946) », dans *Recherche amérindienne au Québec*, vol. xxxii, n° 2, 2002, p. 49-62.

cet important événement de l'année. Cela explique sans doute pourquoi le 15 août a été retenu comme fête de Marie, essentielle pour la définition de la communauté, parce que liée au commencement de ce qui constituait son activité principale. Le départ pour la chasse signifiait la montée par petits groupes familiaux vers l'intérieur des terres pour accomplir des périples qui duraient tout l'hiver et pouvaient couvrir de Mingan à Northwest River au Labrador¹⁷, pour revenir vers le fleuve à la fin du printemps et se regrouper en plus grandes communautés à l'été. L'importance de Marie pour les Innus se manifeste dans les prières et dans les chants où elle s'avère très présente.

Nous ne croyons pourtant pas que l'appropriation des Innus face à la nouvelle religion que leur prêchaient les jésuites se soit opérée à partir de la figure de sainte Anne ou de celle de Marie, bien que ces deux dévotions aient été importantes pour eux. Ce qui a permis le passage d'une religion à l'autre s'avérait plus essentiel à leur imaginaire du monde et plus profond. Les sociétés amérindiennes de chasseurs-cueilleurs, et notamment les Innus, comprenaient le monde à partir du don. Non pas d'abord à partir du triple accomplissement relevé par Mauss et qui consiste dans l'obligation de donner, de recevoir et de rendre, non pas par des prestations cérémonielles de groupe à groupe où celui qui donnera devra mettre en cause au moins l'équivalent de ce qu'il a déjà reçu, mais plutôt à partir d'une perception du monde comme don fait à l'humain et aux autres groupes d'êtres qui l'habitent. Les Innus vivent dans un monde dont ils perçoivent qu'il leur est donné. Cela signifie que le phénomène fondamental auquel ils doivent d'être là est la donation de leur être propre et la possibilité de poursuivre la vie reçue à partir de leur appartenance et de leur participation à ce monde. Ils se perçoivent comme devant au monde leur être même dans la mesure où ce qu'ils en reçoivent s'avère constitutif de leur vie. C'est par leur appartenance même à ce monde qui les entoure, en s'immergeant totalement dans la réalité qu'il constitue, en nouant des relations multiples avec les autres groupes d'êtres, que les Innus en reçoivent la vie et l'être. Pour l'Innu, le monde est cet antérieur qui le constitue et c'est en s'implantant au maximum de ses possibilités dans la réalité qu'il présente que l'humain est appelé à vivre et à poursuivre sa vie. La vie est avant tout insertion dans le monde et accueil de tout ce qu'il donne.

À cet égard, nous trouvons aussi chez les Micmacs, dans les textes mêmes de Chrestien Le Clerq que cite Lamontagne, des échos de cette acceptation de la vie telle qu'elle se présente et qui relève bien d'une conception du don : l'humain tient la vie d'un don qu'il doit recevoir pour pouvoir être constitué en tant que lui-même. Ainsi trouverons-nous dans ces textes cette volonté

17. Ainsi en était-il pour Mathieu Mestokosho. Voir Serge Bouchard, *Chroniques de chasse d'un Montagnais de Mingan. Mathieu Mestokosho*, Québec, Ministère des affaires culturelles du Québec, 1977.

d'accueillir la vie et d'accepter le monde dans ce qu'ils ont à nous donner : « Il faut, disent-ils, vivre sans chagrin & sans inquiétude, se contenter de ce que l'on a, & souffrir constamment les disgrâces de la Nature; parce que le Soleil ou celui qui a tout fait & qui gouverne tout, l'ordonne ainsi¹⁸ ». De même, un homme qui a perdu sa femme et son enfant se ressaisira vite après avoir manifesté sa peine en arguant « qu'enfin il falloit se consoler de tous les accidents fâcheux qui nous arrivent dans la vie ; parce que celui qui a tout fait, & qui gouverne toute chose, le permettoit ainsi¹⁹ ». Le don précède l'humain et c'est de lui qu'il reçoit ce qu'il est. Il faut donc l'accepter tel qu'il se donne en s'ouvrant à lui dans les dimensions mêmes à l'intérieur desquelles il se présente. Dans cette conception du monde comme réalité antérieure à l'humain, qui le porte et le donne à être à lui-même, les humains ne constituent qu'un groupe d'êtres parmi les autres – d'où l'appellation *innu*, humain, par laquelle ils spécifient leur réalité comme groupe représentant les humains. Tous ces groupes d'êtres sont constitutifs du monde, ils lui appartiennent en quelque sorte et c'est de lui qu'ils reçoivent la vie.

Ce don de la vie offert par le monde passe par les dons que différents groupes d'êtres se font les uns aux autres et qui leur procurent ce qui leur permettra de subsister : ainsi les animaux qui donnent leur vie pour que les humains puissent poursuivre la leur. En retour, les humains doivent traiter les restes des animaux de telle sorte que ceux-ci puissent reprendre vie ultérieurement et rétablir ainsi l'équilibre de l'ensemble. De même tout gibier que l'on prend est partagé avec d'autres et le jésuite Le Jeune qui accompagnait un groupe de chasse montagnais²⁰ remarque presque à regret combien ils n'hésitent pas à partager avec des arrivants inconnus, à moitié morts de faim, leur seule prise qui leur était pratiquement aussi essentielle qu'aux autres pour assurer leur survie²¹. Mais si les êtres se perçoivent comme appartenant au monde et obtenant de lui la vie, si s'intégrer au monde signifie en recevoir la vie telle qu'elle se présente, parallèlement, la capacité du monde de poursuivre son existence et de durer comme celle de tous les groupes d'êtres qu'il contient tient au fait que chacun relance les dons vers d'autres de telle sorte que les dons et donc la vie – vie du monde comme celle de tous les êtres – puissent se perpétuer. Le monde est don, mais le don doit constamment surgir pour que la vie advienne et que le monde puisse poursuivre son existence. Pour

18. Voir Denise Lamontagne, *op. cit.*, p. 162. On voit d'ailleurs ici que le recevoir s'avère le même qu'il se situe en régime traditionnel – avec le Soleil – ou en christianisme – avec celui qui a tout fait et qui gouverne tout. L'attitude demeure la même, d'un imaginaire à l'autre, parce que les deux relèvent du don.

19. Cité par Denise Lamontagne, *op. cit.*, p. 163.

20. Jusqu'à très récemment, les Innus se nommaient les Montagnais, du nom que leurs ancêtres avaient reçu des Français. Ils ont maintenant repris le nom par lequel ils se désignaient eux-mêmes, les Innus, c'est-à-dire les Humains.

21. *Relations des jésuites, op. cit.*, (1634), p. 80.

que les dons puissent continuer à survenir, il faut que chacun établisse des relations de don avec les autres êtres en relançant le don, en proposant en quelque sorte une avance du don qui permettra à d'autres liens de se créer. L'avenir du monde tient donc au surgissement perpétuel des dons entre les différentes catégories d'êtres. La vie est naissance continue et tient à la relance perpétuelle des relations de don entre les êtres dont chacun de ceux qui en bénéficient porte la responsabilité. À l'intérieur d'un tel imaginaire, on peut comprendre que les vertus fondamentales mises de l'avant par la culture innue aient été la générosité, l'entraide et le partage.

Dans la compréhension innue du monde, toutes les réalités impliquent à la fois présence d'un élément spirituel invisible et d'un élément visible. Tout ce qui arrive dans le monde se détermine au niveau spirituel : c'est à ce niveau que se décident par exemple les prises qui seront accordées à un chasseur. Le monde spirituel soutient les valeurs de générosité, d'entraide et de partage, et sa propension à accorder avec abondance aux humains de quoi soutenir leur vie, dans la répartition des prises de gibier qui leur seront accordées par exemple, sera proportionnelle à la générosité de ces derniers les uns envers les autres et envers les autres groupes d'êtres. Le christianisme que les jésuites voulaient faire partager aux peuples amérindiens présentait aussi une compréhension du monde à partir du don, faisant à son tour la promotion des valeurs fondées sur le don enracinées dans la culture innue : générosité, entraide, partage. Don d'un Dieu créateur – « toi qui as tout fait » disent les prières innues et rapportent les *Relations des jésuites*, vocabulaire auquel fait d'ailleurs écho ce que nous rapporte Chrestien Le Clercq des Micmacs qui parlent de Dieu comme « celui qui a tout fait »²² – qui en plus d'avoir donné à l'humain le milieu qui l'entoure lui a donné d'être et d'être lui-même. Les prières innues nous confirment d'ailleurs cette interprétation du christianisme par le don qu'en ont faite les Innus. Ainsi, cette prière du matin : « toi qui m'as achevé, je suis ce que tu as fait de moi » (93)²³. L'humain se sait porté par un don qui a déterminé son existence. Sa vie ne relève pas d'abord de lui, mais d'un immémorial qui l'a précédé, Dieu créateur en christianisme, et qui en spiritualité traditionnelle correspondait au cosmos qui porte tous les êtres. Cette même prière indique par ailleurs très clairement comment le don de soi à soi, dans sa particularité la plus propre – « je suis ce que tu as fait de moi » – relève du don offert : l'humain se reçoit du don qu'il reçoit comme entité particulière et non pas dans une généralité humaine le confondant avec tous les autres. Autant qu'en culture traditionnelle innue, le christianisme innu se situe bien dans une pensée du don.

On retrouve aussi dans la prière innue, cette même attitude de réception

22. Cité par Denise Lamontagne, *op. cit.*, p. 162.

23. Les numéros des prières sont ceux mêmes qu'utilise le *Livre de prières et de chants*.

de la vie dans ce qu'elle offre qui marquait les écrits de Chrestien Le Clercq à propos des Micmacs : « Toi qui me gouvernes, maintenant c'est le matin, ce jour que tu me donnes, je suis d'accord, je prendrai tout ce qui arrivera quelle que soit la façon dont ça arrivera, parce que j'ai confiance (en toi) que tu m'aimeras constamment » (95). Acceptation de la vie dans l'événement qui se présente parce qu'en régime chrétien, elle s'appuie sur le don de l'amour, tout comme en spiritualité traditionnelle elle relevait d'un sentiment de la positivité de la vie qui était à saisir. Le don constitue une réalité qui précède l'humain qui doit l'accueillir pour s'en recevoir. L'humain n'est pas ici celui qui se pose lui-même, son origine ne relève pas de lui ; il n'est pas celui qui détermine le réel dans une recherche de le maîtriser pour le plier à sa volonté. Il relève d'un antérieur qui le donne à lui-même et c'est en prenant ce qui lui est offert, en le recevant, qu'il en reçoit ce qu'il est. C'est bien ce que l'on trouve dans la prière du matin innue que nous avons rapportée : « toi qui m'as achevé » – c'est là un des deux verbes employés dans la langue de la prière pour désigner le geste de créer – geste du don à l'humain par un antérieur qui le précède et qui en culture traditionnelle référerait à l'univers même qui portait l'humain ; « je suis ce que tu as fait de moi » – l'humain se réalise comme spécifié dans son être même par le don qu'il a reçu. Une de nos plus sûres informatrices nous affirmait d'ailleurs que c'est parce que le christianisme mettait de l'avant les mêmes valeurs que la culture innue que ses ancêtres s'y étaient convertis. Nous croyons aussi que c'est essentiellement à partir d'une commune conception du don comme source de tout ce qui est qu'a pu s'opérer le transfert de la spiritualité traditionnelle au christianisme chez les Innus²⁴.

La figure de sainte Anne à Sainte-Anne de Beaupré

Les pèlerins de Sainte-Anne de Beaupré nous affirmaient spontanément de la figure de sainte Anne²⁵ : « C'est notre mère ! ». Et quelquefois, quelques instants après, quand la réflexion prenait le pas sur l'expression spontanée : « C'est notre grand-mère ». Mère, grand-mère, réversibilité des deux figures : c'est celle à laquelle on s'adresse spontanément dans les nécessités de tous les jours, celle qui est proche, celle qui nous répond. La figure de sainte Anne, plus que celle de Marie qu'on sait lui être liée de très près – d'où cette évocation du titre de grand-mère venant tout de suite après celui de mère

24. La revue *Théoforum* doit publier bientôt un article que nous avons écrit sur les continuités et les discontinuités entre culture traditionnelle et christianisme chez les Innus qui s'intitule : « Une cassure dans la culture ? La christianisation des Innus-Montagnais ».

25. Notre étude de la dévotion à sainte Anne à Sainte-Anne de Beaupré – Anne Doran-Jacques, « Le Pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré. L'actuel 1958-1973 ». Thèse présentée à l'École des hautes études en sciences sociales, Paris, 1979 – s'est en effet appuyée sur une recherche de terrain qui nous a permis de rencontrer pèlerins, organisateurs de pèlerinages et rédemptoristes œuvrant au sanctuaire.

dans la réponse pèlerine – correspond à une recherche de proximité pour aborder le mystère central de la foi : sainte Anne apparaît spontanément comme plus humaine, plus semblable à nous que Marie, immaculée dans sa conception, entrée directement au ciel sans passer par la corruption qui doit tous nous marquer. Et pourtant elle est mère de la mère du Sauveur. Sainte Anne a vécu l'obscurité de l'insertion dans un milieu familial et le silence des textes canoniques concernant sa vie joue probablement un rôle positif dans la dévotion que ses pèlerins lui vouent : c'est une sainte de la vie ordinaire et cachée, la sainte de ceux qu'on ne connaît pas autrement que par leur rôle au sein de la famille, la sainte en quelque sorte des gens qui n'ont rien fait de spécial à part avoir des enfants et s'occuper de leur famille. « C'est la sainte des familles », nous dira-t-on en effet. Sa figure nous est proche et nous rend en quelque sorte le salut plus accessible puisqu'il découle de la vie ordinaire. Elle aussi joue un rôle qui tient à sa seule insertion dans un groupe familial, comme tous ces pèlerins anonymes qui se réfèrent à elle en venant essentiellement prier pour leur famille. Tout comme dans cette dévotion à la sainte Famille à laquelle Marie de l'Incarnation rattache son expansion foudroyante en terre québécoise. En effet, c'est après avoir cité comment un lieutenant qui récitait le chapelet de la sainte Famille a été protégé de façon extraordinaire qu'elle reprendra : « Nous voions encore d'autres miracles sur les dévots de la sainte Famille. A sept lieues d'ici il y a un bourg ... ». La dévotion à sainte Anne est nettement perçue comme rattachée à celle de la sainte Famille, comme y appartenant. Il est clair pourtant que les pèlerins actuels n'opèrent pas le même rapprochement. Mais la figure de sainte Anne réfère encore à son appartenance familiale et les familles viennent l'invoquer pour toutes les causes qui concernent la famille.

Évidemment on retrouve aussi un discours de la confiance à cause des miracles. La puissance thaumaturgique de sainte Anne à la fois en tant que personne sainte à caractère universel et dans sa localisation particulière à Sainte-Anne de Beaupré²⁶ fascine et attire. La procession des malades au milieu de l'après-midi le jour de la fête situait, il y a quelques années, le sommet de l'espérance pèlerine. La foule priait : « Seigneur faites que je voie – Seigneur faites que j'entende – Seigneur faites que je marche »... Le peuple implorait, le peuple attendait que quelqu'un sorte de la procession en accomplissant le geste qui lui était irréalisable quelques moments avant. Et quand se produisait la guérison, quand l'objet de son insistance se réalisait, c'est toute la foule qui, à travers cet accomplissement, voyait son attente comblée. Ce que l'on espérait avant tout, c'est que quelque chose se passe, quelque chose de

26. Il ne faut pas perdre de vue que sa localisation – son lien à un sanctuaire particulier où on l'honore et la prie – appartient à la personnalité même de la sainte. Rappelons bien ce commentaire de deux dames d'origine française qui affirmaient n'avoir pas confiance en sainte Anne de Beaupré, mais avoir très confiance en sainte Anne d'Auray...

tangible qui certifie la présence possible de l'extraordinaire. Maintenant, on possédait cette certitude, sainte Anne était confirmée dans son statut et son appellation de « Bonne sainte Anne » : bonne d'abord et avant tout parce qu'elle répond aux demandes pèlerines et agit en faveur de ceux qui la prient. Comme le dira ce cantique traditionnel : « Puissante au ciel, Elle exauce nos vœux. Pour ses enfants, Elle est toujours si bonne. Invoquons-la, Nous la verrons aux cieux ». Sainte Anne est « la Bonne sainte Anne » appellation qu'elle ne partage pas avec beaucoup d'autres saints qui font l'objet d'un culte et qui a trait avant tout à la puissance de son action auprès de ceux qui s'adressent à elle. Des organisateurs de pèlerinages annuels en provenance des Provinces maritimes ou de la côte est américaine rapportaient d'ailleurs combien des membres de leurs groupes avaient reçu de faveurs à la suite de leur pèlerinage. L'exaucement tangible ne s'était manifesté qu'à quelques-uns : cela suffisait pourtant pour que tous en ressentent un accomplissement. Sainte Anne se faisait proche de certains de ses pèlerins : tous en ressortaient confortés dans leur espérance. La réalisation de guérisons constitue l'aspect le plus frappant du culte à sainte Anne et il n'est pas étonnant que tous les journaux d'Acadie en aient largement fait mention. Mais nous croyons pourtant que si la mémoire de guérisons et autres marques spectaculaires de faveurs obtenues est essentielle pour appuyer la vie d'un pèlerinage, cela ne constitue pas l'objet premier de la motivation pèlerine. Pour faire appel à la sainte, il faut être certain qu'elle répond et, pour cela, s'appuyer sur ce qu'elle a déjà fait et c'est là que les miracles accomplis interviennent.

Une maîtrise du temps dans une synthèse terre/ciel

Pourtant on peut prier sainte Anne pour toute autre chose que de grands gestes spectaculaires qu'on voudrait lui voir accomplir et c'est ce que nous révèlent les intentions de prière. De fait, l'analyse des intentions de prière à Sainte-Anne de Beaupré nous laisse entrevoir comment, à l'intérieur des demandes, on tente d'établir une synthèse entre la terre et le ciel. Éléments qui relèvent du bonheur ici-bas, intentions concernant le conjoint, les enfants, la santé et toutes les autres préoccupations habituelles à la vie familiale, mais aussi intentions qui relèvent d'un acheminement vers l'au-delà, notamment les intentions qui demandent un changement de style de vie ou un accomplissement. Prière pour la famille et les proches, ceux qu'on connaît, les voisins, prière qui pourra même s'étendre à l'entièreté du monde. Prière qui ne néglige pas les réalités de ce monde, ce qui lui est nécessaire pour être le monde de la vie qui se déroule bien et qui apporte sa part de bonheur. Mais prière aussi qui sait que cette même vie oriente l'humain vers autre chose que sa réalisation terrestre, vers une réalité qui l'habite pour la diriger au-delà d'elle-même, très simplement, sans énoncé de grands principes, parce que l'on sait que la

vie mène vers l'au-delà. Encore une fois, peut-on mieux dire que le cantique : « Invoquons-la (sainte Anne), Nous la verrons aux cieus » ? La réalité du ciel est présente aux pèlerinages à Sainte-Anne de Beaupré. La prière à sainte Anne inscrit une verticalité au sein de l'horizontalité. Prière de la terre au départ, prière du vécu quotidien dans sa quête d'un accomplissement ici-bas. Mais prière d'un vécu quotidien engagé dans les voies du ciel, dans une lente montée vers un accomplissement autre – celui du salut – entremêlé de façon inextricable avec lui. Prière de cette Gaspésienne, mère de treize enfants, et qui, après avoir mis au monde deux couples de jumeaux et des triplets nous disait qu'elle avait prié sainte Anne pour qu'elle lui donne de la force et du courage. Force et courage pour continuer à vivre, à accomplir les tâches quotidiennes et s'en sortir, ce qui constitue finalement une demande de salut, d'un salut incarné dans le déroulement de la réalité au jour le jour. Force et courage, ce sont encore ces mêmes mots qui venaient aux grands handicapés, liés à leur civière pour leur pèlerinage et à leur lit d'hôpital en tout autre temps, pour décrire ce qu'ils venaient chercher à Sainte-Anne. Sainte Anne est celle qui infléchit une quête de bonheur de la terre en avancée vers le ciel, celle qui soutient l'enracinement dans la terre parce qu'on sait que sa teneur de salut la mène vers un accomplissement, celle encore à qui l'on demande force et courage pour pouvoir surmonter les difficultés de la vie. Comment comprendre cela ? Qu'est-ce que pourrait nous apprendre la représentation de sainte Anne – ce qui constitue sa réalité iconographique, à ce sujet ?

La statue de sainte Anne à Beaupré a été mise en place vers la fin du siècle dernier par les rédemptoristes belges qui prenaient alors charge du sanctuaire (1879). Elle remplaçait celle d'Anne enseignant à Marie, traditionnelle depuis son arrivée avec la colonie française en Amérique. Il s'agit d'une sainte Anne aux rayons – la déesse-mère si l'on veut – avec Marie sur son bras. Une Marie plus jeune donc que la statue d'origine, et ainsi dans une temporalité moins proche de son aboutissement au salut en Jésus, salut que la statue suggère à partir de la simple succession des générations (dont la symbolisation est peut-être renforcée par la présence de la colonne phallique qui soutient sainte Anne soutenant à son tour la petite Vierge). Son rapport à Marie, petite, évoque un écoulement du temps qui mène au salut. Sainte Anne et Marie, encore très enfant, précèdent cet accomplissement. Le salut n'est pas encore advenu : on se situe ici dans l'antérieur, dans ce qui doit y mener, mais qui ne révèle pas encore sa présence. Sainte Anne n'a pas d'autre rôle ici que celui de tenir Marie dans ses bras et de pointer un doigt vers le ciel. Accomplissement familial – tenir son enfant dans ses bras – engagement de la réalité terrestre dans les voies du ciel, dans les voies du salut qui viendra, plus tard. Axe vertical qui engage le déroulement horizontal du temps dans une histoire salutaire. Figure de femme dont la première responsabilité a été

familiale, incarnée dans une temporalité quotidienne, avec tous ses problèmes à régler. Vécu du temps avec sa dimension de lien à une réalité d'au-delà qu'on veut voir, tranquillement, s'orienter vers une positivité. Temps surmonté parce que traversé dans son lien au salut. Temps d'une réalisation pour plus tard qu'on prépare, qu'on attend dans le vécu de chaque jour. Sainte Anne c'est une promesse d'accomplissement du quotidien, du familial, qui se déroule dans le temps, à partir des petits gestes d'attention et de persistance dans la manifestation d'une force et d'un courage qui orientent tous les menus travaux vers un rapport au spirituel, tout simple, qui en accomplira finalement la teneur de salut. Sainte Anne, c'est la quête d'une maîtrise du temps. Temps dont l'insertion dans la durée implique force et courage, temps dont la traversée même s'avérera facteur d'accomplissement et de salut, temps surmonté. Promotion des vertus différentes de celles mises en cause par la figure de l'Immaculée Conception ou celle de l'Assomption, dans la pureté et la totale dévotion de son lien à Dieu. On comprend que les Acadiens se soient reconnus plus facilement en sainte Anne qu'en Marie de l'Assomption, plus orientée vers l'extraordinaire de sa condition. Le peuple acadien recherchait sans doute plutôt les vertus de persévérance et d'orientation de la vie vers une positivité que représente une maîtrise de la durée puisqu'elle soutient l'espérance d'un mieux-être qui se manifestera dans le temps. C'est ce que suggèrent les miracles accomplis à Beupré et en Acadie qui le sont souvent par étapes. Il y a amélioration progressive jusqu'à l'accomplissement total²⁷. Sainte Anne c'est le vécu positif du temps, l'insertion dans la durée qui mène au salut, à un salut qui adviendra avec la traversée persistante du temps.

Conclusion

Ce livre apporte des aperçus essentiels sur le développement du culte à sainte Anne en Acadie et c'est ce qui en constitue l'intérêt principal : tout ce que l'auteur nous rapporte des liens qui rattachent les Acadiens à la sainte nous a semblé extrêmement intéressant, bien que notre interprétation du culte porté à sainte Anne au début de l'implantation française diffère de la sienne quant à son intensité. Cette étude est neuve et devait être faite. Mais, parce que c'est dans le terreau concret de l'expression d'une dévotion qu'il faut en cerner le contenu, l'on doit, pour déterminer ce que sainte Anne représente pour les Acadiens, se référer à leur témoignage plus que ce livre ne l'a fait : ce que les Acadiens disent de la sainte dans leurs propos, leurs prières, leurs chants, leur comportement face à elle, l'iconographie par laquelle ils expriment ce

27. Denise Lamontagne, *op. cit.*, en p. 221 de son livre, nous parle par exemple de ce miracle publié par la presse acadienne avant le premier pèlerinage acadien organisé vers Sainte-Anne de Beupré en 1887, où un enfant ne pouvant marcher fait face à un échec de la médecine envers son cas : il ne sera guéri qu'après trois pèlerinages et l'usage d'eau et d'huile de sainte Anne jointe à la prière persistante. Sainte-Anne de Beupré nous présente plusieurs cas semblables.

qu'elle représente pour eux, enfin tous les éléments susceptibles de manifester le contenu de leur relation à ce personnage saint. Nous aurions aimé que cet aspect soit exploré plus en profondeur au détriment de la détermination de toutes les facettes qu'a pu revêtir la figure de la sainte au cours des âges. Affouillement du contenu proprement acadien de la dévotion envers sainte Anne plutôt qu'examen des divers aspects qu'a pu revêtir sa figure au cours des siècles ou des différentes connotations qui ont pu s'accrocher à l'une ou l'autre forme de son expression : ainsi celle de la sorcière, de la marginale ou de la grande déesse.

De même aussi, ce livre fait état de tentatives des autorités religieuses pour diriger, orienter les formes d'expression de cette dévotion. Nous croyons aussi que, fondamentalement, tous les essais de détournements accomplis d'en haut demeurent finalement sans influence profonde sur les enracinements et les besoins du culte populaire, sur l'expression du type de sacralité qui correspond à sa quête d'une forme exprimant son aspiration à l'au-delà. Peut-être ainsi la statue de « sainte Anne » trouvée à Auray était-elle celle de la divinité tellurique Anna reconvertie par les capucins en sainte Anne. Mais les capucins auraient-ils pu « inventer » une sainte Anne, si les Bretons n'avaient pas répondu à la tentative d'instauration de son culte ? Il est clair que la participation provoquée par la découverte de Nicolazic tenait à ce que les Bretons attendaient leur sainte... Peut-être aussi y a-t-il eu conspiration du clergé pour promouvoir Marie de l'Assomption plutôt que sainte Anne comme figure de la dévotion acadienne et peut-être cela est-il dû au fait qu'elle n'appartenait pas directement au mystère le plus central du christianisme et qu'on voulait subordonner son importance à celui d'une figure plus essentielle. Peut-être même sainte Anne a-t-elle été rejetée au profit de Marie parce qu'elle était liée aux Micmacs. Pourtant, la dévotion à sainte Anne qui s'exprime à Sainte-Anne de Beaupré n'a pas tellement souffert de la présence amérindienne au sanctuaire puisqu'on y tient encore à chaque année un pèlerinage autochtone et que nous savons par le témoignage même d'Innus que plusieurs d'entre eux célèbrent le jour de la fête sur les lieux mêmes du pèlerinage. Et je ne crois malheureusement pas que, pour expliquer la dimension amérindienne du pèlerinage à sainte Anne, l'on puisse faire état ici d'un moins grand nombre de préjugés à l'égard des Amérindiens... Même s'il fallait admettre tout cela, nous croyons que, sur la longue durée, l'adhésion à une dévotion ne peut être forcée. Quels que puissent être les agissements pour imposer à la dévotion populaire son objet, c'est elle en fin de compte qui saura décider de ce qui lui correspond. Et si on a pensé marginaliser sainte Anne en proposant Marie de l'Assomption plutôt que sainte Anne comme patronne des Acadiens, l'adoption de Marie de l'Assomption comme figure

pour représenter les Acadiens a-t-elle finalement servi de catalyseur à la prise de conscience de l'enracinement de la dévotion à sainte Anne dans le peuple acadien et renforcé sa manifestation plus qu'elle ne lui a nuï.

Pour qui a étudié la dévotion à sainte Anne à Sainte-Anne de Beaupré, celle dont elle a fait et fait encore l'objet en Acadie se présente comme une fondamentale donnée pour une saisie d'ensemble de son culte. En effet, avon-nous dit, sainte Anne rattache les habitants du Nord-Est de l'Amérique du Nord à leurs origines françaises. La célébration de sainte Anne correspond pour ces « Américains » à une célébration de leurs racines sacrales françaises et à l'affirmation de la persistance du lien avec le fondement de leur culture. Le drapeau acadien représente d'ailleurs à merveille cet état de fait : drapeau qui reproduit celui de la mère patrie avec cet ajout d'une étoile jaune représentant Marie, *stella maris*, qui évoque le franchissement de cet océan qui sépare les deux France, celle d'Europe et celle du Canada. Et si l'histoire nous apprend qu'il y a eu lutte entre partisans de Marie de l'Assomption et saint Jean-Baptiste pour représenter le peuple acadien au moment du réveil acadien, lutte qui a abouti à évincer ce dernier au profit de la première parce qu'il connotait trop les francophones du Québec dont on voulait se distinguer, la résurgence de la dévotion à sainte Anne après une longue période d'existence plus ou moins latente exprimera à sa façon que tous les francophones d'Amérique du Nord relèvent d'une même entité sacrale qui les relie à leurs origines et qu'au-delà des différences et des rivalités, ils se reconnaissent comme appartenant à une même culture. Sainte Anne emblème sacral de la francophonie d'Amérique dans la reconnaissance de son lien avec les origines. Et symbole nécessaire de la volonté de résistance s'appuyant sur le sacré d'une identité qui pourrait facilement se laisser diluer dans une culture anglophone très largement majoritaire.